

LE XX^e SIÈCLE : UNE NOUVELLE APPROCHE DE L'ENVIRONNEMENT ?

Serge Antoine

En relisant les textes de ceux qui ont écrit, au XX^e siècle, sur l'environnement, ou plus simplement dit leurs inquiétudes par rapport à la Nature et à la marche du monde, et en nous limitant à ceux qui l'ont fait en langue française, on peut se poser des questions : en quoi le XX^e siècle est-il nouveau ? En quoi est-il l'héritier du XIX^e ? En quoi un siècle en cache-t-il un autre ? L'adieu au siècle appelle quelques réponses.

LA CONTINUITÉ

Le XX^e siècle a d'abord – mais ce n'est pas l'essentiel – des recouvrements évidents avec le XIX^e par ceux des hommes qui sont à cheval sur deux siècles. Pour n'en citer que quelques-uns: Élisée Reclus (1830-1905), Franz Schrader (1844-1924), Jean-Baptiste Charcot (1867-1936), Bernard et Jean Brunhes (1867-1910 et 1869-1930), Ovide Decroly (1871-1932), Emmanuel Vidal de la Blache (1845-1918), etc... Ils font tous un pied de nez à ceux qui s'obstinent à découper les siècles à l'emporte-pièce.

Dans tous les cas, ces précurseurs, comme tous les autres qui vont leur succéder, plongent, eux aussi, plus qu'on ne pense, leurs racines dans le XIX^e, dont on a trop vite dit qu'il n'était voué qu'au culte du Progrès. Car le XIX^e a été aussi un siècle inquiet.

Il a été marqué par cette inquiétude sur les rapports entre les milieux et les activités de l'homme, c'est cela la conscience de l'environnement. Inquiétude sur la forêt, certes bien moindre qu'au XVIII^e quand le charbon n'avait pas encore pris le relais du bois comme énergie principale¹. Inquiétude aussi sur l'état des rivières (Raveret Watel (1836-1916)). Inquiétude surtout sur la perte irrémédiable des espèces qui prolonge les premiers cris du poète américain d'origine française, Henri David Thoreau (1817-1862): *"N'est-ce pas d'une nature appauvrie et mutilée que je suis le familier ? Je n'aimerai pas qu'un demi-dieu eut pris les plus belles étoiles"* (1856). Jean Brunhes, au début du siècle, a systématisé ces craintes par l'énoncé de "l'économie destructive" et Paul Sarrasin, l'un des premiers à alerter l'opini-

1 Diderot l'attendait: *"Pourquoi ne pas interdire l'usage du bois ? Il est certain qu'on aura recours au charbon de terre"* (Encyclopédie).

nion mondiale et les institutions, dans cette même période, a commencé à chiffrer les pertes. Cette inquiétude sur les espèces est très forte et ne fera que s'amplifier au cours du siècle qui est le nôtre.

L'inquiétude sur l'énergie et sur le réchauffement des climats paraît plus nouvelle; Bernard Brunhes (1867-1910) commence à l'évoquer ("La dégradation de l'énergie", 1909): "L'industrie, bienfaisante quand elle ralentit la dégradation de l'énergie, est malfaisante quand elle l'accélère et qu'elle pratique la dévastation de la nature; c'est la "Raubwirtschaft"".

Et faut-il oublier l'extraordinaire anticipation de Charles Fourier ("La théorie des quatre mouvements", 1846): "*Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au delà des 60° Nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée. Depuis le 60° jusqu'au pôle, la chaleur ira en augmentant, de sorte que le point polaire jouira à peu près de la température de l'Andalousie et de la Sicile. A cette époque le globe entier sera mis en culture, ce qui causera un adoucissement de 5 à 6 degrés, et même 12 dans les latitudes encore incultes, comme la Sibérie et le Haut-Canada.* »

L'approche des problèmes urbains, même si, déjà, le XIX^e a été en Europe le siècle de l'éclosion des villes industrielles est, au XX^e, marquée par tous ceux qui, d'Élisée Reclus (mort en 1905) à Michel de Certeau (1925-1986), à Duvigneaud (1913-1991) ou à Valerio Giacomini (1914-1981) y ont consacré leurs recherches. Comment en serait-il autrement au cours d'un siècle dont le nombre des citadins a crû de quelque 320 millions, en 1900, à plus de 2,3 milliards, en 1998, et où les agglomérations ou les "écumenopolis" (Doxiadis), presque continus, ont fait imploser les "cités" de jadis.

Quant à la problématique de la croissance démographique et de ses effets après les anticipations calculées de Vauban au XVII^e (sur la population du Canada), il fallait bien que le siècle de la plus forte croissance appelle les interrogations sur l'équilibre du nombre des habitants et des ressources. Le club de Rome et son "Halte à la croissance" (1972) a naturellement pris une place que seul Élisée Reclus avait entrevue dès la fin du XIX^e et au début de notre siècle, en écrivant: «Diverses statistiques ont hasardé l'évaluation du nombre des hommes que pourrait nourrir notre globe planétaire». Comment ne pas comprendre la force de cette inquiétude quand on mesure l'ampleur du mouvement; entre 1900 et 2000 la population du globe passe de 1,6 à 5,3 milliards d'humains: c'est une véritable explosion démographique.

D'autres inquiétudes sont plus spécifiquement portées par le XX^e siècle; bien sûr, celle du nucléaire, celle de l'ozone, celle sur la pollution des océans, celle sur la qualité de l'air (dont on trouve à peine quelques traces chez Elias Landolt (1821-1891) et, avant lui, Marc

Antoine Laubier (1713-1769) ou Louis Sébastien Mercier (1740-1814), celle aussi sur la saignée à blanc des forêts tropicales jusqu'ici inviolées comme la jungle, en oubliant les défrichements que nos ancêtres avaient pratiqués dans l'Europe du Moyen-Âge ou de la Grèce antique, au grand mépris des philosophes d'alors.

Une autre inquiétude, enfin, est née au XX^e: celle de savoir comment le droit, l'économie et les institutions pourraient répondre aux problèmes croissants, à l'échelle des pays, à celle aussi de la planète. Qui, en 1900, eût pu imaginer que deux grandes conférences mondiales, en 1970 à Stockholm et en 1992 à Rio, avec 118 chefs d'États ou de gouvernement seraient exclusivement consacrées à l'environnement et au développement durable. Qui eut pu imaginer que, dans chaque État, ou presque, des Ministres auraient en charge l'Environnement. Relisons simplement en France, la presse des années 70 pour mesurer l'incrédulité d'alors "Des ministères de l'Environnement pour quoi faire?" et "Quel est ce mot d'ailleurs que l'on ne saurait définir?". Louis Armand avait alors du mal à faire passer même le mot, dans les années 70, dans une France sceptique sur l'utilité du concept². Mais cela a-t-il été plus facile au XIX^e siècle quand Jules Michelet (1861) implorait, par exemple, les nations intelligentes de promulguer ensemble un "droit de la mer" face aux destructions des grands squales.

2 cf Robert Poujade: Le Ministère de l'impossible (1974).

Il y a donc, bien sûr, dans ce XX^e siècle, l'irruption de nouvelles inquiétudes; l'ampleur des phénomènes, leur massification aussi, font de ce siècle un autre monde que celui des années insouciantes et folles de 1900. Mais est-ce si sûr que le siècle fasse réellement rupture dans la réflexion et les écrits?

Ce serait oublier les précurseurs, ceux que nous avons évoqués, ceux qui ont même été jusqu'à inventer le mot "environnement" (Haeckel en 1857), et même ceux dont on pourrait penser qu'ils ne faisaient que se mirer dans la nature: les romantiques:

*"La nature se rit des souffrances humaines;
Ne contemplant jamais que sa propre grandeur,
Elle dispense à tous ses forces souveraines
Et garde pour sa part le calme et la splendeur"*

écrivait, en 1852, Lecomte de Lisle, qui, dix ans après, écrivait aussi:

*"Et vous avez souillé ce misérable monde
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain
Que la mort germe seule en cette boue immonde"*

N'ont-ils pas préfiguré... les premiers militants de l'écologie?

Alors quelle est l'originalité du XX^e siècle?

LA "MONDIALISATION"

La mondialisation est la première caractéristique de notre siècle. L'environnement n'y échappe pas. Bien plus, il en est l'une de ses fortes raisons d'être. Un des premiers textes du XX^e siècle cités ici est celui de Charcot (1908) "pourquoi faut-il aller en Antarctique?". Il traduit l'une des caractéristiques majeures de l'environnement de ce siècle : celle d'être devenue universel et planétaire dans les faits et dans les concepts. Certes on peut trouver aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles des références nombreuses à l'"Univers du Créateur" et aux dimensions universalistes de la pensée. Mais il s'agit, à la veille de l'an 2000, de bien autre chose qu'une référence.

La planète est entrée dans le jeu de chaque réflexion: elle est même un enjeu; la finitude du monde inconnu, la conquête de la Lune et de l'espace ouvrent une autre page que les astronautes racontent si bien.

"Avant d'effectuer mon vol, je savais déjà que notre planète est menue et vulnérable. Mais c'est seulement lorsque je l'ai vue depuis l'espace dans son indiscible beauté et sa fragilité que je me suis rendu compte que la tâche la plus urgente de l'humanité est de la garder et de la préserver pour les générations à venir" (Sigmond Jähn).

Les navigations lointaines où les savants des sciences "naturelles" ont, au XVIII^e siècle, accompagné les marins, ont, certes, aidé à la maturation de l'unité de cette planète, mais le pas essentiel a, sans nul doute, été franchi, avant les astronautes, par les philosophes et par les hommes de science lorsqu'ils ont osé -il est vrai trop rarement- traverser d'autres frontières: celles de chaque discipline et bien relier les fils de ce que Vladimir Vernadsky, en 1929, appellera notre "biosphère". Les encyclopédistes ou les grands géographes comme Elisée Reclus, Vidal de la Blache, de Martonne et bien d'autres encore, s'y sont aventuré à l'heure où la géographie prenait les disciplines en diagonale alors que, prises séparément, aucune ne reliait causes et effets.

La mondialisation organique, la globalisation, sont maintenant là, au quotidien. On est passé ainsi de la perception planétaire des faits à celle d'une perception de l'indispensable gestion planétaire: celle où se rejoignent l'économie et le vivant (René Passet, 1970), le développement et l'écologie (Ignacy Sachs, l'écodéveloppement), la gestion et la morale. Cheick Anta Diop: *"l'écologie, la défense de l'environnement, tendent à devenir les fondements d'une nouvelle éthique de l'espèce, fondée sur la connaissance: le moment n'est pas loin où la pollution de la nature deviendra un sacrilège, un acte criminel, même et surtout pour l'athée, du seul fait que l'avenir de l'humanité est impliqué"* ("Civilisation ou barbarie", 1981). Paul-Emile Victor lui faisait écho en espérant que, *"bientôt, le monde se dotera d'un sens civique planétaire"*.

L'universalité des phénomènes et les réponses données à l'environnement sont maintenant reconnues par les institutions: la Société des Nations puis les Nations Unies les ont inscrites dans les grandes devises qui ont été celles de la conférence de Stockholm de 1972: "Une seule Terre" ou de celle de Rio en 1992: "La Terre entre nos mains". Et saluons au passage d'incontestables succès: la Conférence de Montréal en 1987 sur les CFC et le moratoire sur l'Antarctique (1991).

Cette référence à l'universel n'a pas que des vertus; elle gomme parfois, dans un monde trop vite cablé et jouant en temps réel, les différences et la biodiversité. Elle fait oublier le local alors qu'il devrait se décliner avec d'autant plus de force qu'on a les yeux fixés sur le global. Le réflexe multidimensionnel du passage entre le local et le global est encore loin d'être pratiqué. René Dubos (1901-1982) (qu'il faut saluer avec respect, car il a si bien porté la dimension universelle de l'environnement) a eu le tort de dire "penser globalement agir localement"; il faut à la fois penser et agir globalement et localement. Exercer une multicitoyenneté en temps réel, en partie double, cela s'apprendra peut-être au XXI^e siècle.

LA PROSPECTIVE

Le deuxième apport, à mon sens, du XX^e siècle, est le recours plus habituel à la prospective du long et du très long terme, c'est-à-dire à une approche raisonnée de l'avenir. Les disciplines qui touchent à l'environnement y poussent, qu'il s'agisse de la géologie ou de l'analyse (maintenant rétrospective aussi) des climats, de l'évolution des espèces ou des déchets nucléaires.

La prospective de ceux qui travaillent ou écrivent maintenant sur l'environnement n'a rien à voir avec les anticipations divinatoires, les visions de la morale ou de l'utopie, celle de Thomas More, de Saint Simon, celle des apôtres de phalanstères, celle des visionnaires technologiques comme Jules Verne ou des premiers auteurs de science-fiction (Louis Sébastien Mercier: "L'an 2044", écrit en 1770). Leur approche est travaillée, non en projections linéaires, mais en fonction de scénarios laissant la place aux choix "futuribles". Les Gaston Berger et les Jouvenel, les Jungk ou la cohorte des « think thank » américains, sont des hommes finalement très proches des environnementalistes; certains sont même des intimes de l'environnement ou des partenaires, plus, en tout cas, que des compagnons de route. On les retrouve bien souvent aujourd'hui dans le plaidoyer pour ce que l'on appelle le "développement durable". Une figure, Louis Armand (1906-1971) qui fut en 1970 chargé en France du premier rapport sur l'environnement, est précisément à la croisée des chemins entre la technique, la gestion, l'éducation et l'environnement. Prospective et environnement s'épau-

lent mutuellement, de façon explicite ou non: ils constituent les barreaux d'une échelle commune pour une compréhension du monde où il va. Les travaux du Club de Rome (*Halte à la croissance ?*, 1971), ou de l'Hudson Institute, sont le type de réflexions collectives où apparaît le travail d'équipes pluridisciplinaires.

L'ENVIRONNEMENT: UN SYSTÈME

Le XX^e siècle a, certes, on l'a vu, étendu le champ des inquiétudes et mis à nu de nouveaux champs de relations entre les activités humaines et la biosphère (le nucléaire, les intrants chimiques, la maîtrise génétique, les biotechnologies, etc... Mais son apport véritable va plus loin que cette addition: il est la confrontation continue des diverses composantes dans un ensemble de systèmes. Ce qui désormais prévaut c'est la mise en relation des divers éléments.

Les frontières entre disciplines tombent au profit des "transversales". Tous ceux qui ont tenu des chaires d'environnement ont su ce qui leur en coûtait d'être classés dans des transversales non prévues. Et c'est pourtant aux frontières que se sont récoltées les plus riches moissons. Les interfaces sont non seulement vitales pour l'analyse scientifique; elles sont le terrain privilégié de ceux qui œuvrent pour l'action politique et l'action tout court, de ceux qui répètent qu'aujourd'hui la planète doit se gérer si elle veut survivre.

Les économistes sont de ceux-là; ils savent bien que l'on ne peut travailler sur l'aval de l'aval que pour autant que l'on maîtrise un peu mieux l'amont: le "développement durable" fait partie de cette démarche. Dès lors naissent, on l'a dit, les René Passet, les Jouvenel, les Ignacy Sachs qui, contribuent à placer sur orbite la recherche de l'écodéveloppement.

Le travail de rapprochement entre l'économie et l'écologie, entre le développement et l'environnement, sa fertilisation par croisement intellectuel et par expériences de terrain, sont essentiels pour l'un des champs les plus décisifs pour la survie de la planète: la problématique des rapports Nord-Sud. C'est dans cette perspective que se situent aujourd'hui de nombreux travaux; par exemple ceux du Plan Bleu pour la Méditerranée qui cultive l'analyse systémique, et la prospective, depuis 1978, sur une région fragile.

La science politique devrait, elle aussi, gagner à cette nouvelle approche, comme la science financière aussi: en renouvelant, par la participation, en amont, l'exercice de la démocratie, la décentralisation, les alternatives aux schémas encore pyramidaux du pouvoir; l'écofiscalité et au sens large, les stratégies du prélèvement et de la réaffectation ont besoin de recherches et de messages clairs. A cette perspective, le salutaire, mais encore fruste principe du "pollueur-payeur" (1972) pourrait être, un jour, enrichi.

Tout ceci constitue un beau programme pour le XXI^e siècle tant il est encore aujourd'hui bien parcellaire dans le contexte difficile de situations politiques et socio-économiques si différentes. Il restera aussi à parfaire les instruments de l'analyse systémique dont le XX^e siècle a ouvert la voie et dont on mesure les premiers exercices, par exemple sur la ville, champ si important du XX^e siècle et sans doute du XXI^e siècle. Il faut relire les travaux de Valerio Giacomini (1914 - 1981) sur Rome, effectués dans le cadre du programme "Homme et Biosphère" (MAB Unesco 1962) et mieux comprendre la nouvelle approche du système urbain:

"Lorsque les hommes vivaient plongés dans les systèmes naturels, ils trouvaient une unité dans l'unité même de la nature qui gardait un rôle prééminent de régulation pour la conservation des grands équilibres physiques et biologiques. Mais l'éloignement progressif de la Nature, qui a atteint son maximum dans les systèmes artificiels des grandes villes actuelles, a affaibli cette liaison jusqu'à l'interruption totale. L'effort nouveau à réaliser n'est pas un impossible retour à la nature, mais la construction d'une nouvelle cohérence systémique. Les grands problèmes de l'habitat humain, devenus extrêmement critiques dans les centres urbains, ne constituent plus la tâche exclusive des sciences particulières et des différentes technologies, ni de l'ensemble des sciences et des technologies. Toute la culture doit s'y engager aussi, réalisant des solidarités nouvelles, des collaborations globales pour embrasser une totalité qui échappe aux efforts spécialisés.

Tous les systèmes de l'écosphère sont pénétrés, en effet, par les processus de la vie.

Le premier caractère d'une conception écologique globale est donc l'attribut d'organisme vivant qu'on doit reconnaître à toute la biosphère et à tous les écosystèmes naturels et humanisés. C'est ce qui nous conduit à traiter la ville elle-même, avant tout, comme un système biologique" (1962).

Les moyens contemporains de l'analyse cybernétique, l'existence d'instruments d'observation mille fois plus fins en l'an 2000 qu'au début du siècle, l'existence et la prolifération de réseaux, doivent permettre d'aller beaucoup plus loin que ce que l'on pouvait atteindre même en 1950 et de répondre, sans amputer la réalité, aux appels de la complexité.

RÉINTRODUIRE L'HUMAIN

Mais le véritable défi, en cette fin de siècle, c'est la réintroduction dans le système, de l'Homme lui-même: pas seulement le destructeur de la nature, mais aussi le gestionnaire de la planète, l'Homme, dans sa pleine responsabilité, mais aussi l'Homme dans son être et dans la reproduction de son espèce.

Cette référence au "système" dans laquelle l'Homme a sa place – et laquelle ! – fait tomber les frontières de ce qui faisait de l'environnement... un environnement. Des Bachelard, des Dubos, des Laborit, des Trémolières, dès lors, ne sont plus des étrangers pour cette réflexion que l'on appelle l'écologie.

Tout cela paraît nouveau, tellement les moyens de la réflexion ont été perfectionnés. Mais la chaîne est longue et ininterrompue de tous les hommes qui, au cours des siècles, ont pressenti cette quête du Tout et de l'universel que l'on appelait "les lois de la Nature".

"Le monde est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part", Pascal (1670).

"La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres", Buffon (1749).

"Tout se tient dans la nature... Il n'y a qu'un grand individu, c'est le Tout".

"Ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est l'Homme, ses passions, leur but, leur destinée sociale. Tant que nous voudrions imaginer cette destinée, nous ne la connaissons jamais", Diderot (1769).

"En observant analogiquement la nature, nous voyons que toute harmonie sociale, depuis celle des planètes et étoiles fixes, jusqu'à celle des abeilles et des castors, est révélée et dirigée par attraction: d'où il faut conclure que si l'homme est destiné à l'harmonie sociale, c'est dans l'étude de l'Attraction, qu'il doit chercher les règles de cette harmonie", (Théorie des quatre mouvements, Fourier, 1846).

"Il est nécessaire de partir de très haut et d'envisager, dans leur plus grande généralité, les relations organiques qui relient dans l'univers constance et complexité", Teilhard de Chardin (1938).

"La nature, cette grande nature vague qui gaspille le pollen et produit brusquement l'envol de milliers de papillons (on) ne sait jamais si elle est l'enchaînement aveugle des causes et des effets ou le développement timide sans cesse retardé, dérangé, traversé, d'une idée", (Jean-Paul Sartre, Situation 3, 1949).

"Le fini n'est pas capable d'infini. Nous avons perdu de vue cette vérité fondamentale. Nous nous sommes imaginés que la terre, loin d'être une sphère finie, et que rien au monde ne pourra rendre plus grande qu'elle-même, pouvait être exploitée en progression exponentielle", (Denis de Rougemont, 1979).

La vision de quelques grands "semeurs" du XX^e siècle a quelque chose de rassurant pour l'avenir: l'esprit de quelques hommes est, en tout cas, lucide et à la recherche d'une meilleure compréhension de son environnement et des exigences de sa survie.

Mais le destin est aussi fait des attitudes et des comportements du plus grand nombre, c'est-à-dire des six milliards d'êtres humains. Là, l'optimisme ne peut se construire que sur l'éducation bien comprise, sur une école de la vie; cette éducation qui appelle à *"introduire dans la classe des charges, des responsabilités, puis peu à peu, en faisant intervenir les jeunes dans la discipline et les rouages divers dont il fait partie"*, (Ovide Decroly, 1937).

"Nous étions encore au temps heureux où les déchets de civilisation n'avaient point signifié à l'homme l'urgence de maîtriser le progrès; on nous jugeait, de loin, comme des plaisantins idéalistes", (Célestin Freinet, 1959).

Le XXI^e siècle aura encore fort à faire pour développer l'éducation de notre destinée et de la faire suffisamment vite, de façon suffisamment planétaire et locale à la fois, afin que le décalage du temps... (qui est le plus grand danger pour l'avenir) ne soit pas trop long et ne retarde pas tous ceux qui veulent "gérer le monde". Le XXI^e sera donc le siècle de la communication mais pas de n'importe laquelle. Et d'une communication-éducation rapide.

"Il faut songer à une peur obscure, harcelante, mais bien cachée, due au fait que les délais deviennent de plus en plus courts", (Marguerite Yourcenar, 1987).

Serge Antoine